

sociolinguistica

Internationales Jahrbuch für Europäische Soziolinguistik
International Yearbook of European Sociolinguistics
Annuaire International de la Sociolinguistique Européenne

Herausgegeben von / edited by / édité par
ULRICH AMMON · KLAUS J. MATTHEIER · PETER H. NELDE

16

Sprachpolitik und kleine Sprachen
Language Policy and Small Languages
L'aménagement linguistique et les langues modiques

Sonderdruck

Max Niemeyer Verlag
Tübingen 2002

Inhalt/Contents/Contenu

Vorwort/Preface/Avant propos	VII
<i>I. Voraussetzungen für eine neue Sprachpolitik/Prerequisites for a New Language Policy/Conditions préalables pour l'aménagement linguistique</i>	
STEPHEN MAY, Developing greater ethnolinguistic democracy in Europe: minority language policies, nation-states and the question of tolerability	1
NORMAND LABRIE, Stratégies politiques de reproduction sociale pour les communautés de langues minoritaires	14
ROSITA RINDLER SCHJERVE, Minderheiten in der europäischen Sprachpolitik: Perspektiven einer „neuen“ Mehrsprachigkeit	23
HARALD HAARMANN, Small languages in the information age: Strategies of survival	32
JUTTA LANGENBACHER-LIEBGOTT, La promotion du plurilinguisme et des langues modiques	40
HANS GOEBL, Sprachpolitik: auch für und mit Geister- bzw. Traumsprachen	49
JEROEN DARQUENNES, Mit Blick auf die Basis – Sprachminderheiten und Sprachpolitik im Rahmen kontaktlinguistischer Methodologie	64
<i>II. Methoden und Modelle für die europäische Minderheitsforschung/Methods and Models for European Minority Research/Méthodes et modèles pour la recherche des minorités européennes</i>	
CLAUDIA MARIA RIEHL, Mehrsprachigkeit an der deutsch-romanischen Sprachgrenze: Auswirkungen der Sprachpolitik auf die mehrsprachige Kompetenz der Sprecher	74
CLAUDE OTTO, La situation glottopolitique de l'Alsace – Aspects synchroniques ..	84
ANNA BORBELY, Factors influencing language maintenance and language shift in the Romanian community of Hungary	94
ANGELIKI KILIARI, Sprachliche Heterogenität im griechischen Sprachraum	110
RACHELE ANTONINI/KAREN CORRIGAN/LI WEI, The Irish language in the Republic of Ireland and in Northern Ireland	118
ERNEST QUEROL PUIG, A new model for the evaluation of language planning. A case study: Catalonia (1993–2000)	129
JOACHIM BORN, Problèmes socio-éthiques de langues modiques sans <i>abstand</i> . Les cas de l'asturien et du fronteiriço	143

Jürgen Erfurt/Vasile Dumbrava

Recherches sur le terrain: entre pouvoir et méthode

1. Quand la communauté des chercheur-e-s, que ce soit lors de congrès ou dans ses publications, soumet à la discussion ses résultats concernant les recherches sur les minorités, une quantité d'études de cas nous rapprochent de ce champ très complexe de l'étude des situations sociales et de la pratique symbolique en milieu minoritaire. Et c'est bien ainsi, car les situations de conflits et les déficits dans les pratiques sociales sont donc mis à jour; on a recours à la politique pour réduire les inégalités ainsi que les injustices existantes et l'on met à la disposition des minorités des connaissances leur permettant de mieux s'orienter. Il est cependant assez rare que, dans ces publications, on expose sa propre pratique de recherche à la critique, de même on s'interroge sur ce que l'on fait en réalité, lorsque dans nos recherches en milieux minoritaires on fait preuve d'ambitions sociolinguistiques, politico-linguistiques, anthropologiques, juridiques et d'autres non moins honorables. Nous tenons pour ainsi dire notre engagement pour légitime, solidaire et rationaliste et pouvons ainsi renvoyer à des études de cas et à des projets dans lesquels les linguistes, qu'ils y soient conviés ou non, s'immiscent avec plus ou moins de succès dans les processus d'identification culturelle et dans les pratiques sociales des minorités. Le projet du romaniste suisse allemand Heinrich Schmid semble faire partie des cas rares et réellement positifs fréquemment cités. En effet, pour en terminer avec les querelles séculaires entre toutes les communautés rhétoromanes concernant l'orthographe et les règles pour une nouvelle orthographe appelée *Rumantsch grischun*, l'organisation culturelle rhétoromane *Lia rumantscha* l'avait prié ce dernier d'ébaucher un concept que chaque communauté a pu considérer comme graphie «juste» par rapport à sa propre variété. On en connaît les conséquences.

Lorsqu'on évoque les projets en matière de la politique linguistique ou de langues en milieu minoritaire, trois scénarios semblent être symptomatiques dans les différentes prises de position.

La communauté des chercheurs paraît tout d'abord obsédée par un désir de réussite. On présente des études de cas qui ont été couronnés de succès et qui ont donné des résultats présumés importants et de qualité. Par contre, on ne mentionne pas ceux qui, soit ont échoué, soit ont été interrompus, ni les raisons de leur interruption ou non-conclusion. Il est pourtant évident que l'histoire de l'échec ou de l'inachèvement de projets peut constituer une source d'importantes réflexions, surtout dans les discussions concernant nos méthodes de recherche. Il est donc capital de considérer ce terrain de l'échec comme essentiel pour la pratique réflexive et critique de la recherche.

Deuxième scénario: dans les publications, surtout celles des collègues européens, il semblerait que la crainte régnait quand il s'agit de parler des questions éthiques de la recherche,

de la responsabilité sociale des chercheur-e-s ou de discuter la dimension éthique de la cueillette de données. Comme nous l'avons dit, il s'agit ici surtout d'un problème dans le contexte de la recherche européenne. La recherche universitaire au Canada et aux États-Unis est, par contre, très sensibilisée à ces interrogations; des institutions ont été fondées à cet effet qui s'occupent spécifiquement des questions déontologiques concernant la recherche empirique. La déontologie constitue un ensemble de règles, une sorte de code, qui contraint les personnes impliquées dans un processus de recherche à garantir la protection et la dignité des personnes interrogées ainsi que la transparence de la recherche.¹

Le troisième scénario, quant à lui, réside en ceci qu'on ne tient pas souvent compte du rôle des chercheurs – *nos semblables* – en tant qu'acteurs sociaux. On parle de et on écrit souvent sur la politique linguistique comme étant quelque chose qui est «fait» par d'autres acteurs sociaux, tels que personnes au pouvoir, partis ou tribunaux, mesures politiques ou lois. Les chercheur-e-s eux-mêmes se constituent en observateurs sur le champ de bataille de l'hégémonie, de la souveraineté et du conflit; ils ont un «regard objectif» sur les démarches et les connaissances de causes et conséquences de ces dernières. On observe également le cas inverse quand les chercheur-e-s par exemple sont eux-mêmes partie de la minorité et défendent en tant qu'intellectuels les intérêts de leur propre groupe ou communauté avec leur science et leurs aspirations: pensons entre autres à l'engagement de nos collègues corses, basques, galiciens et de bien d'autres, qui agissent en milieu minoritaire ou sur le terrain des *gender studies*, dans les minorités ethniques, dans la recherche sur l'orientation sexuelle etc. Se référant à eux, on voit apparaître une autre forme de comportement. Il n'est pas rare que d'autres représentants de la communauté et des espaces publics font à ces collègues une réputation de fanatiques ou de nationalistes incapables d'opérer la distinction entre science et politique. Dans un cas comme dans l'autre, il est évident que notre rôle en tant que chercheur-e-s est de réfléchir sur l'éthique de la recherche et sur notre responsabilité sociale.

En opposition à ces trois scénarios, nous aimerions discuter quelques expériences résultant d'un projet international: il s'agit d'un projet qui a tout du moins en partie échoué et à partir duquel on peut aussi bien traiter des questions déontologiques que des questions touchant aux idéologies linguistiques régnant dans la pratique de recherche.

2. L'objet du projet était la description sociolinguistique et conversationnelle du roumain parlé en Roumanie et dans la République de Moldova. L'étude se concentrait sur la langue roumaine parlée dans un espace culturel séparé. La partie de la Moldavie historique appartenant à la Roumanie est monolingue et l'autre partie, la République de Moldova est multilingue; c'est ainsi que dans la rue, les magasins et les bâtiments publics etc., on parle plusieurs langues, surtout le russe et le roumain. Comme on ne dispose pas de données empiriques fiables concernant le roumain parlé, la coopération s'est fixé l'objectif de créer un corpus adapté aux buts d'analyse conversationnelle du roumain parlé, susceptible en outre de permettre également une discussion sociolinguistique sur la problématique du roumain en République de Moldova. Le projet se trouvait alors en proie à d'importantes tensions poli-

¹ On se réfère ici aux textes sur les questions éthiques de H. Goebel, M. Heller, N. Labrie/M. Grimard, G. Thiers, C. Moïse, J.-M. Eloy, publiés dans les nr. 13/2000 et 14/2000 de *Grenzgänge. Beiträge zu einer modernen Romanistik* (Leipzig).

tiques et linguistiques, engendrées par la problématique du nationalisme et par des positions divergentes face au monolinguisme, au plurilinguisme dans les deux pays et enfin par le rôle des élites dans les processus d'identification sociale. Comme base de données, on a rassemblé et utilisé un grand nombre d'interviews, d'enregistrements de conversations dans différentes institutions telles que les écoles, l'administration, les établissements de santé publique ainsi que les espaces publics (marchés, renseignements sur l'itinéraire; enregistrements d'émissions de radios et de télévision). Des enquêtes par questionnaire ainsi que par une collection de documents écrits sur la problématique linguistique ont complété tout ceci.

Le projet a été financé par une fondation encourageant la recherche scientifique, qui, au milieu des années quatre-vingt-dix, avait conçu un programme de coopération pour la recherche avec les pays d'Europe de l'Est et les États succédant à l'Union Soviétique, dans le but de promouvoir la modernisation de l'infrastructure et de la pratique scientifiques. Les roumainistes de plusieurs universités allemandes s'étant constitués en groupe de recherche, se sont mis en quête de partenaires en Roumanie du nord et en République de Moldova pour effectuer avec eux des recherches sur la question extrêmement délicate des variétés et des normes du roumain ainsi que sur le statut de cette langue dans la République de Moldova. Respectivement en Roumanie et en Moldova, s'est constitué également un groupe de recherche dans chaque pays qui, équipé d'ordinateurs, de matériel de bureau et d'appareils pour le travail de terrain ainsi que de littérature spécialisée, a bénéficié de cours intensifs de formation à l'informatique. Afin de préparer la recherche de terrain des cours d'été ont été également organisés dans la République de Moldova et en Roumanie ainsi qu'un atelier de recherche en Allemagne, ayant pour objet les méthodes et les théories de la recherche sociolinguistique et de l'analyse conversationnelle de même que la discussion sur des études de cas concernant la politique linguistique dans des sociétés plurilingues. Les discussions sur les dimensions théoriques, méthodologiques et idéologiques en formaient un volet qui assurément rendait la coopération difficile et ce sont bien elles qu'il faut examiner de plus près, car elles semblent être à l'origine de l'échec. L'échec du projet résulte du fait qu'un des deux domaines de recherche – le sociolinguistique, de manière caractéristique, qui se rapporte au plurilinguisme et à la problématique des normes; l'analyse conversationnelle, elle par contre a atteint ses objectifs – n'a pu être mené à bien car il s'est avéré qu'une partie de ces conflits et des idéologies qui devaient en fait être étudiés dans le domaine des rapports linguistiques, a rejailli sur le projet. A un moment donné on a dû constater qu'une «main ordonnatrice» s'était immiscée dans une partie des données rassemblées et analysées. L'état de fait de la manipulation des données – provoquée par une sorte d'énergie que l'on qualifierait de criminelle – s'est accompagné d'autres irrégularités lors de l'organisation du projet par un groupe. Ce n'est pas ici le lieu adéquat pour discuter de délits personnels ou émettre des jugements. Il nous semble plus important de comprendre pourquoi une partie de la recherche sur le terrain a échoué et quels sont les aspects méthodologiques, idéologiques et éthiques qui ont contribué à cet échec. Pourquoi le projet ne s'est-il pas déroulé d'après le plan prévu? Est-ce que le cadre du projet est passé à côté de situations sur place, comme cela a été le cas pour d'autres projets en aménagement linguistique, partants d'intentions certes bonnes et honorables, mais ne correspondant pas à la réalité du lieu ni à la constellation dans la pratique sociale? Pouvait-on en fait s'attendre à ce que le temps nécessaire à la

préparation commune suffise pour transférer les questions centrales sur une coopération de recherche au-delà des frontières?

3. Revenons à présent sur les trois scénarios énoncés au début. Notre exposé dans son ensemble portera sur le premier, et nous ne parlerons pas des histoires de réussite mais plutôt des problèmes émanant de la coopération de recherche. Les deux scénarios suivants se subdivisent en une multitude de questions que nous devons en partie examiner en détail. Nous parlerons tout d'abord de problèmes plus généraux, puis de ceux qui concernent la problématique de la cueillette de données.

3.1 Qui, avec qui et comment?

Il s'est avéré impossible de trouver, en Roumanie et en République de Moldova, des partenaires avec lesquels, dès le départ, il aurait été possible de partager des positions centrales dans la recherche de contacts et de conflits, parce que de telles approches de recherche correspondante n'avaient jusqu'ici pas été amorcées. Le peu de sociolinguistes avec lesquels, en République de Moldova, on pouvait prendre contact – tous n'étaient pas concernés mais il s'agissait des personnes incontournables lors de la planification de l'extérieur –, avaient reçu une formation sur le modèle de la sociolinguistique soviétique et de la linguistique générale. La coopération avait donc pour tâche d'initier aux théories et aux méthodes de l'étude de conflits dans le but d'atteindre une meilleure compréhension d'une recherche jusqu'ici non pratiquée mais socialement importante, et, en même temps, de thématiser la question du rôle des chercheurs dans le processus de recherche. Bientôt apparut un premier problème qui provenait du fait que les collègues moldaves, peu d'années après la disparition de l'Union soviétique et l'accession à l'indépendance de leur propre république, ont vécu leur précédente philosophie de recherche en grande partie dévaluée, conséquence du fait qu'avec des concepts tels que «le russe comme langue de communication internationale» ou «le bilinguisme harmonieux», la marginalisation de la culture moldave a été légitimée. La somme de connaissances sociolinguistiques dont on disposait alors dans cette situation était, tout du moins en partie, discréditée par la biographie scientifique propre et devait être considérée autrement. Désormais, il s'agissait avant tout de trouver la «vérité scientifique» et de la défendre. A quoi devait-elle ressembler? C'est là qu'est survenu immédiatement un deuxième problème. L'intérêt de recherche s'est focalisé par conséquent, d'une part, sur des méthodes dites «objectives», essentiellement donc sur des méthodes quantitatives telles que le fait de mesurer et de compter, et d'autre part sur des reconstructions historiques de déroulements sociaux-historiques, dont le but était de rendre leur propre position historiquement légitime. Il n'y avait jusqu'ici pas eu de discussions sur les méthodes, ni de débats concernant les problèmes et les limites des méthodes de recherche choisies. Les méthodes qualitatives de la sociolinguistique n'ont pas été présentées; il régnait un scepticisme évident envers les travaux ethnographiques et les pratiques ethnométhodologiques. Des recherches empiriques sur le comportement linguistique en milieu plurilingue allaient en outre contre les intentions politiques des partenaires moldaves du projet parce que, depuis la Perestroïka, le principe *une langue – une nation* était le but visé de façon conséquente. Il s'ensuit immédiatement le problème suivant: qu'est-on prêt à voir ou

à reconnaître comme problème en tant que chercheur-e lorsque, comme nos collègues moldaves, le monolinguisme est considéré comme un devoir civique et comme une condition de l'unité nationale et qu'ils considèrent également le monolinguisme comme étant normal dans un état national. Le plurilinguisme individuel qu'ils pratiquent quotidiennement engendre dans ces conditions l'auto-odi, parce que, en raison de l'interférence et de l'alternance codique entraînées par le contact avec le russe, le roumain serait «sali». Le plurilinguisme institutionnel serait, d'après l'expérience de nombreux Moldaves, extrêmement dangereux pour l'organisation sociale. Dans cette évaluation, les scientifiques moldaves seraient en accord avec l'opinion publique, l'ayant eux-mêmes influencée, et ils fournissent d'innombrables exemples prouvant comment le «salissement de la langue» progresse. C'est pourquoi le plurilinguisme est considéré comme négatif ainsi que, en conséquence, la recherche dans et sur le milieu plurilingue qui est considérée, elle, comme contre-productive, ne pouvant ainsi figurer à l'ordre du jour.

S'appuyant sur cette brève ébauche, on sera en mesure de traiter plusieurs problèmes concernant surtout le processus de recherche, mais aussi quelques jalons de la promotion de recherche. En rapport avec le processus de recherche, on peut voir clairement à quel degré la recherche signifie autant la construction du savoir que l'exercice du pouvoir. La recherche nous fournit du savoir. Le savoir sur l'histoire et sur les rapports sociaux ne naît pas hors d'un espace social ou hors de rapports de pouvoir. La recherche n'est ni neutre ni objective, même si le mythe de son objectivité en Moldavie a toujours été affirmé, ainsi qu'il l'avait été naturellement autrefois, alors que la recherche aidait encore à la mise en œuvre des prescriptions de la politique soviétique dans la république de Moldavie. Comment le savoir se réalise-t-il et qu'entend-on par ce terme de savoir? Cela dépend de nos positions sociales, de notre attitude vis-à-vis de la réalité sociale et de la manière d'acquérir ou de construire cette réalité. Quiconque dispose du savoir peut exercer un pouvoir et un contrôle social. Cela devient un problème lorsque la construction du savoir ainsi que les questions de pouvoir ne font pas l'objet d'une réflexion critique, quand on ignore la question concernant le fait de savoir qui a accès à certaines formes de connaissances et celle de la base de constitution du pouvoir. On peut citer ici un exemple: le groupe moldave avait une organisation strictement hiérarchique. Le seul locuteur légitime, face aux partenaires était le directeur du groupe qui établit la ligne à suivre. Dans la personne même du directeur se concentraient non seulement l'autorité scientifique mais aussi les informations sur ce qui été convenu durant les négociations, les connaissances dans la littérature spécialisée et les renseignements sur le travail de chacun des collaborateurs. Le directeur du groupe ou plutôt son assistant agissait comme un filtre entre les groupes. Les accords concernant l'organisation du projet ne parvenaient pas jusqu'aux collaborateurs. Ceux-ci n'étaient pas toujours en possession des matériaux, ni des appareils techniques destinés aux recherches sur le terrain. La communication entre les membres de chaque groupe, à supposé qu'il y en ait eu une, ne se faisait pas ouvertement. On explique parfois ce comportement en disant qu'il s'agit d'une autre forme de culture scientifique, prolongeant la mise sous tutelle qui régnait autrefois. C'est peut-être vrai, il paraît cependant plus généralisable que le maintien du pouvoir par la hiérarchie et le contrôle autoritaire sur le savoir sont des formes d'organisation sociale en vigueur au-delà de cette société. Cela constitue en tout cas un problème pour la recherche en coopération.

3.2 Recherches sur le terrain – comment et pourquoi?

La recherche empirique n'était pas le point fort de la sociolinguistique moldave, surtout pas sur le terrain où depuis des années avaient lieu des batailles au sein de débats politiques sur, notamment, le rôle de la langue dans le concept de la nation. D'abord il est remarquable de constater que le combat, mené également dans la communauté scientifique moldave s'est exclusivement déroulé sur le plan symbolique, ayant par exemple la même forme que la querelle amère menée pendant des années au sujet de la dénomination de la langue: doit-on donner au roumain dans la République de Moldova le nom de moldave ou de roumain? Quels noms doivent porter les rues de la capitale² ou quels prénoms doivent être donnés aux enfants?³ Le rôle du symbolique dans la lutte pour l'hégémonie culturelle est donc relativement essentiel. On l'a appris au plus tard après la prise du pouvoir par les Jacobins pendant la Révolution Française, auxquels on pourrait attribuer la devise suivante: remplacer les symboles et occuper l'espace public. L'autre côté cependant, comme la compréhension des processus sociaux reliés au combat pour l'hégémonie, ou encore la compréhension des processus d'identifications et les décalages de frontières et de normes ainsi que les processus discursifs d'inclusion et d'exclusion, toutes les questions particulièrement cruciales donc que l'on se pose dans les sociétés, qui se définissent au long de frontières ethnolinguistiques, n'ont jusqu'ici pas été introduites dans la recherche. Depuis la fin des années quatre-vingts, les mariages linguistiquement mixtes sont considérés comme des lieux de souillure de la langue, d'obstacle à la socialisation, de sources de conflits dans un espace social fortement politisé. Ainsi la question de savoir si un enfant venant d'une famille bilingue doit étudier en Russie ou en Roumanie aboutit rapidement à une controverse se rapportant à l'orientation culturelle à prendre. Dans les deux cas, il s'agit d'une socialisation en milieu monolingue, laquelle, en situation de conflit, peut représenter une provocation pour l'autre partenaire. On se heurte partout à des préjugés mais on ne dispose pas de données empiriques susceptibles d'être utilisées comme un savoir d'orientation. Ce fait ne doit en aucun cas être considéré comme un simple manque d'intérêt pour la recherche sur le terrain. Au-delà de toutes les questions de recherche qui sont d'une importance incontestable, il ne faut pas oublier les conditions de vie pénibles, les immenses problèmes d'approvisionnement et les discussions épuisantes au sujet de la satisfaction de besoins élémentaires qui rendent la recherche et l'enseignement considérablement difficiles.

Par la description de cette situation, la question posée sur le pourquoi de la recherche empirique s'est sans doute résolue d'elle-même, de même qu'on a souligné l'importance de la coopération scientifique avec des partenaires étrangers. Quelles sont donc les situations supposées avoir provoqué un déroulement insatisfaisant de notre projet à cet égard?

Les formes de répartition du travail ont constitué un problème essentiel. Les grands projets nécessitent l'aménagement d'un partage du travail. Mais il ne faut pas que le travail soit réparti de telle manière que la direction du projet, l'organisation, la cueillette de données et

² Voir V. Dumbrava, «Konflikte um Symbole in der Republik Moldova: Die Auseinandersetzungen um Straßennamen», in: Wolfgang Dahmen und Johannes Kramer (Hrsg.), *Balkan-Archiv*, Band 24/25, Würzburg, 1999/2000, S. 175–190.

³ Voir Vasile Dumbrava und Sabine Krause, «Vornamen und Identität», in: Mircea Angheliescu und Larisa Schippel, *Im Dialog: Rumänische Kultur und Literatur*, Leipzig 2000, S. 97–104.

l'analyse des données soient soumises aux règles de la hiérarchie sociale, c'est-à-dire que la cueillette de données fait partie des tâches des assistants de recherche et que les chercheurs plus avancés se consacrent à l'analyse des données et à la présentation des résultats. La connaissance profonde des données et les circonstances de la cueillette sont la condition centrale pour leur interprétation et ne peuvent être atteintes que quand ceux qui procèdent à l'analyse connaissent les caractéristiques du terrain de façon détaillée et qu'ils participent eux-mêmes à cette phase. En bref: tous les chemins passent par les travaux ethnographiques. Il faut se référer à la maxime suivante: ne crois à aucune donnée que tu n'as pas recueillie toi-même! Même lorsque nous avons atteint un certain accord entre nous dans les discussions concernant la répartition des tâches, le quotidien de la recherche était inévitablement régi par la hiérarchie en vigueur, et toutes les conventions établies auparavant étaient abolies. Pour des raisons avant tout bureaucratiques que nous ne discuterons pas en détail ici, une partie de la cueillette de données dans quelques écoles et dans une université n'a pas été effectuée par les collaborateurs du projet eux-mêmes mais par une tierce personne – enseignants ou d'autres employés de ces institutions. Et c'est apparemment là que s'est produit ce qui devait se produire. Ils ont profité de leur influence en tant qu'acteurs sociaux et, pour des raisons à propos desquelles il est inutile de spéculer longtemps, ils ont préformulé des réponses ou bien ont copié les réponses figurant sur certains questionnaires. Quelle que soit la personne qui s'est immiscée dans le schéma de la recherche et quelles que soient les raisons pour lesquelles elle l'a fait, on a pu clairement voir la lacune dans les données lors de la phase de l'analyse, par le simple fait que des groupes entiers de personnes interrogées étaient nés le même jour, que les parents portaient le même nom et ainsi de suite. La lutte pour les symboles a elle aussi laissé ses traces dans les formulaires, dans la mesure où le glottonyme «langue moldave» utilisé par les élèves et les étudiants, fut rayé et remplacé par une main étrangère par «langue roumaine». Les transcriptions et les interviews n'ont pas été non plus épargnées par des interventions de cet ordre. Cela nous conduit à un autre aspect de la recherche empirique qui nous confirme le côté primordial d'une base de confiance dans le processus de recherche. Surtout dans le cas d'une coopération internationale où, tout d'abord, la confiance doit être établie entre les collaborateurs des différents groupes de recherche. Dans notre projet également, des stéréotypes réciproques, qui représentaient pour ainsi dire le reflet de l'insécurité sociale des Moldaves plurilingues en face du comportement de prestige des Roumains monolingues et qui s'exprimaient par un découragement et un retrait de soi, n'ont été que provisoirement effacés. On aurait vraiment pu là continuer d'intensifier les contacts entre les membres de chaque groupe.

La question de la confiance, tout en restant fondamentale, se pose également dans les rapports entre les chercheurs et les personnes interrogées. On entend maintes fois l'opinion disant que le comportement linguistique de ces personnes doit être enregistré de façon si authentique que celles-ci ne puissent ni remarquer ni savoir que leurs propos sont enregistrés. Pour justifier cette forme de piraterie des données, on invoque le fait bien connu que nos partenaires s'expriment au microphone la plupart du temps de façon trop contrôlée, que leur parole n'est pas assez «spontanée». Cette circonstance devrait donc aussi légitimer un enregistrement des conversations sans que les personnes enregistrées soient informées sur la recherche de façon adéquate. Cela vaudrait vraiment la peine de reconstituer de ma-

nière plus exacte le concept qui se cache derrière cette conception de l'authenticité de la langue parlée. Mais cela nous éloignerait du thème de la confiance. On obtient incontestablement de meilleurs résultats quand on ne considère pas nos partenaires comme de simples pourvoyeurs de données, mais quand on les invite au travail mutuel, quand on leur explique le contenu et le but de la cueillette et quand, lors d'une conversation détendue, on leur transmet le sentiment d'être très intéressé par leur opinion et qu'on la respecte. De notre côté, demeure bien sûr l'obligation de respecter le caractère confidentiel de la conversation et de faire tout ce qui est nécessaire pour protéger leur intégrité personnelle. Sans cette relation de confiance, notre interaction serait bientôt épuisée. Les participants à la recherche doivent aussi, à la suite de la cueillette de données, être informés sur l'évolution de nos recherches. On fait souvent l'expérience, dans les conversations entre les chercheurs et les participants à la recherche, d'une thématization des frontières sociales qui, parallèlement aux inégalités dans le statut social, se créent dans la compétence linguistique ou dans les positions idéologiques et qui peuvent déboucher sur un conflit. Il en va ici ainsi que dans la vie: nous avons besoin d'une réflexion critique sur nos agissements et ceux de nos partenaires et nous devons tenir compte de cette tension dans le processus de recherche.

4. En conclusion, nous évoquerons encore un problème tenant à la promotion de la recherche. Comme notre rapport devrait l'avoir clairement exposé, nous avons à faire, dans ce projet, à une coopération internationale ayant deux objectifs: améliorer l'infrastructure scientifique de façon ponctuelle et acquérir un savoir de la langue. Une liste des publications des participants du projet pourra nous démontrer si l'entreprise fut un succès. Ce n'est pas de cela qu'il doit s'agir ici; la question de savoir si l'on peut tirer des connaissances sur le cadre de la promotion à partir de la coopération plus ou moins réussie avec les partenaires d'Europe de l'Est nous intéresse beaucoup plus. Les rapports sociaux existant dans ces pays sont d'une telle complexité que la coopération de recherche y représente un véritable défi et ceci à plusieurs égards: étant donné qu'il s'agit d'une coopération dans laquelle les cultures scientifiques sont en partie très différentes, que certaines formes de communication et certaines coutumes dans le travail scientifique sont, elles, relativement différentes, tout cela forme une sorte de nœud que l'on ne peut défaire qu'avec force patience et donc très lentement. La promotion de recherche s'oriente cependant vers des projets à court terme, s'étendant sur un, deux ou trois ans maximum, dont le succès est pour ainsi dire assuré. Le mode de promotion ne répond pas adéquatement à la lenteur avec laquelle, à cause de conditions de plus en plus difficiles, les nouvelles générations de scientifiques et d'autres formes de la recherche que traditionnelles s'établissent dans ces pays.

JÜRGEN ERFURT/VASILE DUMBRAVA, Recherches sur le terrain: entre pouvoir et méthode	153
Besprechungen/Reviews/Compte-rendus	161
Bibliographie/Bibliography/Bibliographie 2000	187
Anschriften der Autoren/Addresses of the authors/Adresses des auteurs	262